

La Fée des Coquillages

tion, à Périn et à moi, dit Siméon Anquetil d'un ton sentencieux.

— Votre fils est-il marié? demanda Georges de Valréaz.

— Il s'est établi au loin, après avoir été soldat, et Lorry est folle.

Il soupire et reprend:

— Comme je vous l'ai dit, la maison de Périn était seule, et isolée, sur la falaise, aussi la jeune fille y était presque toujours seule.

Comment fit-elle la connaissance de l'étranger... je l'ignore...

Étant en villégiature aux petites Dalles, avait-il entendu parler de la jolie fille du douanier et avait-il voulu la voir?... c'est possible...

Parcourait-il simplement en touriste nos falaises, quand le hasard lui fit rencontrer Lory, toujours est-il que le bruit se répandit dans Sassetot que la petite Périn avait un amoureux, et que cet amoureux était un beau monsieur, un étranger, un citadin qu'on rencontrait chaque jour sur nos falaises.

D'abord je ne voulus pas le croire; comme la chasse venait d'ouvrir et que le jeune homme avait toujours un fusil et un chien, ça pouvait être le gibier très abondant dans ces parages qui l'attirait.

La jeune fille avait beaucoup d'admirateurs, le jeune étranger eût beaucoup d'envieux, on guetta, on observa, et on fut bientôt convaincu que Lory aimait.

Ce bruit parvint aux oreilles du terrible douanier, sa colère fit trembler, car Périn, assez bienveillant d'ordinaire, devenait comme un lion en courroux, quand il était irrité, et il n'entendait pas que sa fille se laisse faire la cour avant qu'il n'eût lui-même choisi et présenté un promis; il comptait sur une obéissance passive de la part de Lory, comme il avait eu jadis de ses soldats; il avait servi.

Un jour qu'on le croyait parti au loin, il revint et trouva près de sa fille le jeune homme qu'il menaça de tuer comme un chien enragé; il accabla Lory de reproches, lui défendit sous peine de malédiction de revoir son amoureux, et, à partir de ce moment, il devint très dur pour l'enfant qui n'avait jamais connu que sa ten-

dresse.

Ce fut une grande faute de Périn, car Lory trouva sa conduite injuste et cruelle, elle croyait en la loyauté, en la pureté de l'amour et des intentions de Léon qui parlait de demander sa main.

D'abord, elle aimait et on ne peut éteindre l'amour dans un cœur comme on éteint le feu dans l'âtre.

Semblable à l'arbre qui jette dans le sol des racines plus profondes quand les vents se déchaînent plus furieux contre sa cime, l'amour qu'on lui défendait n'en devint que plus ardent.

Elle avait espéré que la colère de son père s'éteindrait et qu'elle pourrait plaider la cause de Léon, mais elle dut bientôt abandonner cet espoir; Périn refusa impitoyablement d'entendre seulement prononcer le nom de l'homme qu'il détestait.

Malheureusement, Périn ne pouvait pas veiller sur sa fille quand il était à son poste et Léon savait l'heure où Lory était seule.

Elle dut d'abord essayer d'obéir à la volonté paternelle, refuser d'entendre à nouveau cette voix qui lui faisait battre le cœur, mais Léon ne tarda pas à lui persuader qu'il mourrait de douleur s'il cessait de la voir.

Cet amour devint pour elle une source de douleur; il était facile de voir que le chagrin lui rongait le cœur, ses yeux étaient souvent noyés de larmes, et on ne retrouvait plus sur ses lèvres son sourire si charmant.

C'est que la pauvre fille regardait comme une faute grave sa désobéissance aux ordres de son père, pourtant la pensée ne lui venait même pas de cesser de voir le bien aimé.

Léon! c'était le rayon de soleil qui venait égayer sa vie, qui compensait bien des jours sombres.

Quelques temps se passèrent ainsi, Périn témoignait plus d'amitié à sa fille et ces doux rayons de tendresse paternelle réchauffaient le cœur de la pauvre enfant qui prit la résolution de se jeter aux pieds de son père et de lui révéler le secret de ses amours.

Nous laisserons Siméon Anquetil conti-